6e Année. — N° 6. 20 Mars 1900.

LE
PROGRÈS SPIRITE

ORGANE DE PROPAGANDE DE LA DOCTRINE SPIRITE

FONDÉE PAR ALLAN KARDEC

RÉDACTEUR EN CHEF : **A. LAURENT DE FAGET** | SECRÉTAIRE : **GABRIEL DOLBAU**

Le Journal paraît du 5 au 10 et du 20 au 25 de chaque mois

AVIS

Le dimanche 1er avril prochain, à 2 heures, les spirites de Paris se réuniront, comme tous les ans, au cimetière du Père-Lachaise, pour célébrer, devant le dolmen d'Allan Kardec, le 31e anniversaire de la désincarnation du Maître.

On trouvera, au bureau du journal, des cartes pour le banquet qui aura lieu le soir, comme d'habitude.

Souscription pour le Congrès de 1900.

Reçu de :

Mme Josset, à Paris	5 fr. »
M. A.-L. Danet, à Paris	1 fr. »
Mme Vve Henry, à Billancourt (Seine)	12 fr. »
Total	18 fr. »
Listes précédentes	300 fr. 60
Total à ce jour	318 fr. 60

Caisse de secours du « Progrès Spirite ».

Reçu de :

M. Bruey, à Paris	3 fr. »

Tous nos remerciements à nos souscripteurs.

CAUSERIE SUR LA RÉINCARNATION

Mme C. Ackermann nous a écrit, de Versailles, la lettre suivante, à laquelle nous allons répondre paragraphe par paragraphe, pour plus de clarté :

« Monsieur,

« J'ai lu par hasard, mais avec beaucoup d'intérêt, le numéro du 20 février du *Progrès Spirite*. Certes ! la doctrine d'Allan Kardec satisfait mieux la raison que les obscurs dogmes catholiques et laisse l'esprit plus en repos. *Ce n'est pas moi qui nierai les rêves prophétiques, les avertissements, les apparitions, etc. : j'en ai l'expérience.*

« Mais la croyance de la réincarnation me laisse perplexe, et je viens vous prier de vouloir bien répondre à ma question. En admettant cette réincarnation pour satisfaire à la justice divine, il faudrait admettre par conséquent la création *limitée* d'un certain nombre d'âmes ? »

Nous touchons tout de suite à une question bien importante : celle de la création des âmes. Nous ne voyons pas pourquoi cette création serait limitée par suite de la réincarnation. De ce que Dieu ne crée pas une âme nouvelle chaque fois qu'un nouveau corps humain fait son apparition sur la terre, s'ensuit-il que la création des âmes soit limitée, que la Souveraine Puissance se soit restreinte à une création primitive jamais renouvelée ? Cela heurterait le bon sens, la raison ; cela ne serait conforme ni à l'idée que nous nous faisons de la grandeur de Dieu, ni, du reste, aux nécessités de la vie universelle.

« Avant que la terre fût, dit Allan Kardec (*La Genèse*, page 228), des mondes avaient succédé aux mondes, et lorsque la terre sortit du chaos des éléments, l'espace était peuplé d'êtres spirituels à tous les degrés d'avancement, depuis ceux qui naissaient à la vie, jusqu'à ceux qui, de toute éternité, avaient pris rang parmi les purs Esprits...

« Le progrès est la condition normale des êtres spirituels, et la perfection relative le but qu'ils doivent atteindre ; *or, Dieu en ayant créé de toute éternité, et en créant sans cesse*, de toute éternité aussi il y en a eu qui ont atteint le point culminant de l'échelle. »

Donc, puisque nous trouvons sur la terre,

à côté de natures bonnes et élevées, des Esprits encore extrêmement inférieurs, c'est que la création des âmes est successive; et comme, à travers les âges, et malgré les progrès incontestables de la collectivité, nous revoyons toujours des différences profondes entre les individus, c'est non seulement que la réincarnation existe, justifiant ces apparentes anomalies, mais que la création des âmes ne fut point limitée à son origine, que Dieu en crée toujours, *remplaçant les âmes arrivées à leur perfectionnement par des âmes neuves, encore ignorantes, destinées à progresser, comme leurs devancières, par l'étude, le travail, la lutte, la souffrance, conditions ordinaires de la vie d'ici-bas.*

Et si, nous élevant au-dessus du point de vue borné des seules existences terrestres, nous voulons entrevoir l'ensemble majestueux de la création dans l'univers infini, nous comprenons mieux encore la puissance créatrice du sublime régulateur des mondes. Toujours et partout, des âmes montent vers lui, à tous les degrés de l'échelle spirituelle; toujours et partout, des âmes nouvelles entrent dans les berceaux de la vie pour perpétuer l'œuvre éternellement agissante du progrès.

***

« Ainsi, poursuit Mme Ackermann, les parents ne donneraient que le corps à l'enfant naissant d'eux, et, en le considérant, ils pourraient se demander de qui vient son âme? »

Nous répondrons à notre correspondante que, si la réincarnation n'existait pas, les parents ne créeraient pas davantage pour cela l'âme de leurs enfants, puisqu'on considère que l'âme est une émanation directe de la Divinité. Mais, avec la réincarnation, en effet, il y a impossibilité absolue à ce que les auteurs matériels de nos corps soient, en même temps, les créateurs de nos âmes. Celles-ci ont préexisté à la vie terrestre, elles revivront dans des corps nouveaux, et leur individualité n'est point, ne saurait être le produit de l'accouplement des sexes, comme le corps grossier qui leur sert de véhicule momentané. La noblesse de leur origine ne permet pas qu'elles soient assimilées à la matière dont elles vont se servir, aux organes par lesquels elles se manifesteront.

« Cependant, ajoute notre correspondante, l'atavisme n'est pas non plus un vain mot, et je reconnais en moi des ressemblances aussi bien morales que physiques avec mes parents. »

Des ressemblances physiques, cela est tout naturel. Quant aux ressemblances morales, examinons :

L'atavisme est, n'est-ce pas? non seulement la tendance des descendants à revenir à leur type matériel primitif, mais encore *leur retour présumé au caractère, aux aptitudes, aux propensions d'un ancêtre*. Notez que, d'après le spiritisme et grâce à la réincarnation, l'ancêtre à qui nous ressemblerions ainsi moralement pourrait bien avoir été nous-même, dans une existence antérieure, ce qui donnerait une explication fort naturelle de cette ressemblance morale. Mais tous les enfants nés d'un même père et d'une même mère se ressemblent-ils moralement? Assurément non : il y a parfois entre eux des dissemblances profondes, de même qu'entre eux et leurs parents. En serait-il ainsi si leur Esprit procédait comme leur corps de la création paternelle-maternelle? Poser la question, c'est la résoudre. Cependant, des ressemblances morales existent parfois. Voici comment les explique Allan Kardec dans le *Livre des Esprits*, page 90 :

SIMILITUDES PHYSIQUES ET MORALES.

« 207. Les parents transmettent souvent à leurs enfants une ressemblance physique. Leur transmettent-ils aussi une ressemblance morale?

« — Non, puisqu'ils ont des âmes ou des Esprits différents. Le corps procède du corps, mais l'Esprit ne procède pas de l'Esprit. Entre les descendants des races, il n'y a que consanguinité. »

« — D'où viennent les ressemblances morales qui existent quelquefois entre les parents et leurs enfants?

« — *Ce sont des Esprits sympathiques attirés par la similitude de leurs penchants.* »

« 211. D'où vient la similitude de caractère qui existe souvent entre deux frères, surtout chez les jumeaux?

« — Esprits sympathiques qui se rapprochent par la similitude de leurs sentiments *et qui sont heureux d'être ensemble.* »

Mais il n'en est pas toujours ainsi, même chez les jumeaux; ces derniers n'ont pas invariablement des Esprits sympathiques l'un à l'autre. « Des Esprits mauvais peuvent, en s'incarnant chez des jumeaux, vouloir lutter ensemble sur le théâtre de la vie. »

Les ressemblances morales entre les enfants et entre ceux-ci et leurs parents sont donc purement accidentelles et non héréditaires; elles sont tellement contre-balancées, en certains cas, par des dissemblances extrêmes, qu'on ne saurait nullement inférer de ces ressemblances morales que le père

et la mère ont pu être les créateurs de l'Esprit de leurs enfants, comme ils sont les auteurs de leur corps.

*
* *

« Il me répugnerait, dit en terminant Mme Ackermann, de n'avoir aucune participation à la création de l'âme d'un enfant; il me semblerait à moitié étranger.»

Seriez-vous fière, lui répondrons-nous, d'avoir contribué à créer l'âme d'un enfant vicieux et même criminel? Laissez à l'Esprit ce qui appartient à l'Esprit et au corps ce qui appartient au corps. Du reste, si les parents ne créent pas l'Esprit de leurs enfants, au sens propre du mot, ils contribuent à le former par l'éducation et les bons exemples qu'ils lui donnent. Cette part est assez large, assez belle pour leur faire apprécier toute l'importance, toute la noblesse du rôle qui leur est assigné par la nature et qu'ils ont le grand, le difficile devoir de bien remplir. D'ailleurs, ces enfants que le sort leur confie, ils les ont connus autrefois, pour la plupart, des liens anciens les unissent, et ces âmes d'enfants, à aucun titre, ne pourraient leur paraître étrangères. La réincarnation ne brise pas les liens de famille. Elle les resserre tout en les étendant à plus d'êtres à la fois. Elle nous fait concevoir, à travers une série d'existences successives et de nombreux et constants progrès, ces familles d'Esprits sympathiques, toujours augmentées et toujours plus aimantes, qui sont évidemment dans l'ordre créé par la Justice et la Bonté éternelles. C'est par la réincarnation que nous pouvons envisager, à la suite des temps, la réalisation du beau rêve de la fraternité humaine, de la parenté universelle, qui fera de notre planète encore si tourmentée le Paradis merveilleux qu'elle devrait être et qu'elle sera certainement un jour. Brisons donc peu à peu les langes trop étroits des amours exclusivement personnels, pour nous élever au magnifique amour de l'humanité tout entière. Ce n'est pas parce que notre cœur sera plus large qu'il sera moins vibrant; nous aurons toujours nos préférences, nos affections chères et charmantes, nées des similitudes de goûts, de penchants, d'aptitudes entre cœurs qui se comprennent et se complètent mutuellement; mais notre but le plus noble et le plus grand est, évidemment, de généraliser l'amour de nos âmes, comme le fit Jésus, de comprendre les liens immatériels qui nous unissent, non seulement à nos frères et sœurs de la Terre, mais encore à ceux des autres mondes qui peuplent l'espace. La réincarnation nous conduit dans cette voie bénie, en étendant nos rapports affectueux avec nos semblables : c'est une preuve de plus qu'elle correspond au plan divin.

A. Laurent de Faget.

ESPRITS DANS UNE CONDITION MOYENNE

III

M. CARDON, médecin.

M. Cardon avait passé une partie de sa vie dans la marine marchande, en qualité de médecin de baleinier, et y avait puisé des habitudes et des idées un peu matérielles; retiré dans le village de J..., il y exerçait la modeste profession de médecin de campagne. Depuis quelque temps, il avait acquis la certitude qu'il était atteint d'une hypertrophie du cœur, et, sachant que cette maladie est incurable, la pensée de la mort le plongeait dans une sombre mélancolie dont rien ne pouvait le distraire. Deux mois d'avance environ, il prédit sa fin à jour fixe; quand il se vit près de mourir, il réunit sa famille autour de lui pour lui dire un dernier adieu. Sa femme, sa mère, ses trois enfants et d'autres parents étaient rassemblés autour de son lit; au moment où sa femme essayait de le soulever, il s'affaissa, devint d'un bleu livide, ses yeux se fermèrent, et on le crut mort; sa femme se plaça devant lui pour cacher ce spectacle à ses enfants. Après quelques minutes, il rouvrit les yeux; sa figure, pour ainsi dire illuminée, prit une expression de radieuse béatitude, et il s'écria : « Oh ! mes enfants, que c'est beau ! que c'est sublime! Oh! la mort! quel bienfait! quelle douce chose! J'étais mort, et j'ai senti mon âme s'élever bien haut, bien haut; mais Dieu m'a permis de revenir pour vous dire : « Ne redoutez pas la mort, c'est la délivrance... » Que ne puis-je vous dépeindre la magnificence de ce que j'ai vu et les impressions dont je me suis senti pénétré ! Mais vous ne pourriez le comprendre... Oh ! mes enfants, conduisez-vous toujours de manière à mériter cette ineffable félicité, réservée aux hommes de bien; vivez selon la charité; si vous avez quelque chose, donnez-en une partie à ceux qui manquent du nécessaire... Ma chère femme, je te laisse dans une position qui n'est pas heureuse; on nous doit de l'argent, mais, je t'en conjure, ne tourmente pas ceux qui nous doivent; s'ils sont dans la gêne, attends qu'ils puissent s'acquitter, et ceux qui ne le pourront pas, fais-en le sa-

crifice, Dieu t'en récompensera. Toi, mon fils, travaille pour soutenir ta mère; sois toujours honnête homme et garde-toi de rien faire qui puisse déshonorer notre famille. Prends cette croix qui vient de ma mère; ne la quitte pas, et qu'elle te rappelle toujours mes derniers conseils... Mes enfants, aidez-vous et soutenez-vous mutuellement; que la bonne harmonie règne entre vous; ne soyez ni vains, ni orgueilleux; pardonnez à vos ennemis, si vous voulez que Dieu vous pardonne... » Puis, ayant fait approcher ses enfants, il étendit ses mains vers eux, et ajouta : « Mes enfants, je vous bénis. » Et ses yeux se fermèrent cette fois pour toujours; mais sa figure conserva une expression si imposante que, jusqu'au moment où il fut enseveli, une foule nombreuse vint le contempler avec admiration.

Ces intéressants détails nous ayant été transmis par un ami de la famille, nous avons pensé que cette évocation pourrait être instructive pour tous, en même temps qu'elle serait utile à l'Esprit.

1. *Evocation.* — R. Je suis près de vous.

2. On nous a rapporté vos derniers instants qui nous ont ravis d'admiration. Voudriez-vous être assez bon pour nous décrire, mieux que vous ne l'avez fait, ce que vous avez vu dans l'intervalle de ce qu'on pourrait appeler vos deux morts. — R. Ce que j'ai vu, pourriez-vous le comprendre? Je ne le sais, car je ne pourrais trouver d'expressions capables de rendre compréhensible ce que j'ai pu voir pendant les quelques instants où il m'a été possible de laisser ma dépouille mortelle.

3. Vous rendez-vous compte où vous avez été? Est-ce loin de la terre, dans une autre planète ou dans l'espace? — R. L'Esprit ne connaît pas la valeur des distances telles que vous les envisagez. Emporté par je ne sais quel agent merveilleux, j'ai vu la splendeur d'un ciel comme nos rêves seuls pourraient le réaliser. Cette course à travers l'infini s'est faite si rapidement que je ne puis préciser les instants employés par mon Esprit.

4. Actuellement jouissez-vous du bonheur que vous avez entrevu? — R. Non; je voudrais bien pouvoir en jouir, mais Dieu ne peut me récompenser ainsi. Je me suis trop souvent révolté contre les pensées bénies que dictait mon cœur, et la mort me semblait une injustice. Médecin incrédule, j'avais puisé dans l'art de guérir une aversion contre la seconde nature qui est notre mouvement intelligent, divin; l'immortalité de l'âme était une fiction propre à séduire les natures peu élevées; néanmoins le vide m'épouvantait, car j'ai maudit bien des fois cet agent mystérieux qui frappe toujours et toujours. La philosophie m'avait égaré sans me faire comprendre toute la grandeur de l'Eternel qui sait répartir la douleur et la joie pour l'enseignement de l'humanité.

5. Lors de votre mort véritable, vous êtes-vous reconnu aussitôt? — R. Non; je me suis reconnu pendant la transition que mon Esprit a subie pour parcourir les lieux éthérés; mais après la mort réelle, non; il a fallu quelques jours pour mon réveil.

(*A suivre.*)

(*Le Ciel et l'Enfer selon le Spiritisme*, par Allan Kardec, pages 290 à 293.)

SPIRITISME ET SPIRITES

V

Nous voici arrivés au point de ce travail où il convient d'aborder la question de la tâche des spirites. Ils ne sont pas chargés d'une mince besogne, ni qui puisse être accomplie à la légère. En effet, il importe qu'ils ne sortent pas de leur rôle en s'immisçant dans ce qui ne les regarde pas, dans ce qu'ils feraient moins bien que d'autres, et, par contre, il est à désirer qu'ils s'acquittent de toute la tâche qui leur incombe naturellement.

Jusqu'ici, leur situation dans la société au milieu de laquelle ils vivent a été difficile. Ils sont mal vus. Quand les circonstances ne permettent pas de les prendre pour des fripons, on les prend pour des dupes et des imbéciles, et beaucoup les poursuivent de leurs attaques et de leurs railleries, qui les craignent plus qu'ils ne veulent l'avouer. Ces adversaires-là sont les prêtres des diverses religions, et ceux qui les soutiennent et qui constituent leur parti ou leur coterie, comme on voudra l'appeler. Aujourd'hui, les anciennes croyances ont perdu leur antique sincérité et ne sont plus que des moyens de dominations, moyens encore efficaces sur un nombre important d'incarnés.

La plupart des prêtres reconnaissent la réalité des faits et phénomènes spirites. Ils voient là pour eux et leur pouvoir un danger immense. Aussi ont-ils cherché à s'en débarrasser à l'aide de leur auxiliaire habituel, Satan, à qui ils ont tout attribué. Par ce moyen, ils ont éloigné leurs ouailles de la bergerie nouvelle, dans laquelle elles menaçaient un moment d'émigrer. Cela leur a donné un peu de tranquillité, et néanmoins ils se rendent si bien compte de la puissance de cet ennemi nouveau, que

les brutales attaques du matérialisme ne les ont pas absorbés au point de leur faire négliger l'autre, qui ne les attaque pas, mais auquel ils continuent une guerre acharnée, toutes les fois qu'ils en trouvent l'occasion.

Le spiritisme n'a pas rien que cet ennemi qui le traite en concurrent. Il subit encore les attaques des matérialistes, aujourd'hui influents, de sorte qu'il est pris entre deux feux. Cependant il a bien des tendances communes avec le matérialisme. Citons le progrès en toutes choses, l'amélioration du sort du plus grand nombre, la préférence pour une forme démocratique de gouvernement, la croyance à la nécessité des réformes sociales. Voilà bien des points sur lesquels la plupart des matérialistes et des spirites se rencontrent, et cependant les premiers poursuivent sans ménagement les seconds de leurs dédains et de leurs injures. Ce sont des esprits faibles, quand ce ne sont pas des coquins.

Pourquoi ces colères intolérantes, alors qu'ils se croient obligés, du moins la plupart d'entre eux, de ménager les croyances des adhérents des diverses religions officielles, c'est-à-dire salariées par l'Etat? En vérité, cela ne se comprend guère. On est forcé de croire que les matérialistes, qui ne craignent rien des prêtres des diverses religions, incapables de fournir la preuve de ce qu'ils enseignent, ont une peur vague des preuves que les spirites disent avoir à leur disposition. Ils sentent que leurs négations seraient ruinées d'emblée, et qu'ils se trouveraient dans une position difficile et ridicule, si, après examen approfondi, les faits sur lesquels s'appuie le spiritisme allaient être reconnus exacts. Cela embarrasse surtout les membres des corps savants, qui aiment mieux professer une erreur toute leur vie que de reconnaître qu'ils se sont trompés. Que cet orgueil est misérable! Pour éviter, ou du moins éloigner autant que possible, un danger qui semble imminent, tout le monde matérialiste cherche, par ses clameurs, à mettre en fuite le spiritisme toutes les fois qu'il paraît lever la tête, et en tout cas il s'efforce de le ruiner dans l'opinion publique par des accusations, la plupart du temps calomnieuses, et par le ridicule.

Et pourtant, si ces malheureuses petites passions n'aveuglaient pas tous ces hommes, aujourd'hui à la tête de la nation, et qui ont engagé une lutte à mort contre le cléricalisme, ils pourraient trouver dans le spiritisme un puissant auxiliaire. Si les savants officiels et autres n'avaient pas d'autre souci que la recherche de la vérité, ils auraient pu lutter contre les cléricaux avec leurs propres armes, en donnant, sans fausse honte, l'exemple d'une croyance rationnelle, qui pousse l'homme au bien avec beaucoup plus de puissance que les anciennes religions. Mais, pour cela, il eût fallu que ces hommes eussent été plus avancés qu'ils ne le sont encore. Il ne faut pas se dissimuler que matérialistes et cléricaux sont à peu près au même niveau, et se combattent avec les mêmes armes, c'est-à-dire sans bonne foi ni scrupules d'aucune sorte. Ce qui eût été désirable était impossible. Or, c'est d'après ce qui est, et non d'après ce qui eût été désirable, que nous devons régler notre conduite.

(*Dictées reçues dans un groupe bisontin.*)

(*A suivre.*)

ÉCHOS ET NOUVELLES

Avertissement par rêve.

Nous devons à nos frères de la Société spirite d'Aix la notification du fait suivant :

« Je déclare que, l'an 1889, je vis, dans un rêve, mon fils porté à l'hôpital.

« Mon fils était alors soldat, en garnison à Ajaccio (Corse), et j'habitais Aix (Bouches-du-Rhône).

« C'était la veille du jour de l'an que je fis ce rêve; j'appris, quelques jours après, qu'il s'était réalisé.

« Veuve Antoinette Petit. »

Un passage de l'histoire napoléonienne.

La *Lumière* cite, d'après la *Scena illustrata*, un extrait des « Mémoires de Mme de Sartrouville », qui fut lectrice de Mme Lœtitia Bonaparte, mère de Napoléon Ier, sur le fait suivant :

Le 5 mai 1821, Mme Lœtitia résidait à Rome, lorsqu'un étranger se présenta aux portes du palais, sollicitant la faveur d'une entrevue pour une affaire de la plus grande importance. Elle ordonna qu'il fût admis, et là se trouvaient avec elle à ce moment son chambellan et Mme Mellini, sa dame d'honneur. L'étranger pria qu'il lui fût permis de lui parler à elle seule, et la permission fut accordée. Il dit alors avec beaucoup de solennité dans ses manières : « Au moment où je vous parle, Napoléon est délivré de ses chagrins : il est heureux. » Il continua à prédire qu'après quelques

années elle serait réunie à son fils et à annoncer plusieurs changements dans le gouvernement de la France. Ensuite l'étranger, qu'elle dépeignit comme ayant la voix, la physionomie, la stature et l'air imposant de l'empereur, se retira, la laissant en proie à de violentes émotions. Elle n'imagina pas un instant que son fils fût mort, mais crut qu'il s'était échappé de Sainte-Hélène et serait bientôt à Paris de nouveau; mais trois mois après arriva la nouvelle de sa mort, qui devait s'être produite vers l'heure même de l'apparition mystérieuse. Mme Lœtitia Bonaparte survécut quinze ans à son fils.

L'identité de l'Esprit et la guerre du Transvaal.

C'est avec beaucoup d'hésitation que j'écris ces lignes; mais il y a une « conscience intérieure » qui me pousse à le faire et, en conséquence, dans l'intérêt des vivants et des morts, je juge qu'il est convenable d'établir que quelques-uns des braves soldats qui viennent de combattre et sont morts pour leur patrie dans la sanglante guerre actuelle, ont déjà apparu à une de mes parentes clairvoyante, et que leurs portraits, qui ont paru dans les imprimés publics, ont été récemment identifiés par elle. La cause de leur réapparition sur la scène est aisément expliquée (pour moi, du moins) par ce fait que, en 1892, une série de séances eurent lieu dans le cercle de ma famille, avec le concours d'un digne ami, brave officier de highlanders. Le résultat fut une quantité de communications écrites, reçues d'une vingtaine de ses anciens frères d'armes et d'amis en d'autres régiments, lesquels étaient morts. Ces messages donnèrent tous l'identité et la personnalité. Le portrait de chacun de ceux qui se communiquaient fut obtenu et, à chaque exemple, le visage était identifié dans des conditions probantes. Rien, dans ma longue expérience d'écriture automatique, n'a surpassé l'intérêt qu'offraient ces communications, tandis que leur valeur comme évidence concluante du retour de l'Esprit ne peut être trop estimée. En chaque occasion suivante, depuis 1892, lorsque notre ami militaire revint dans notre pays et eut une séance avec nous, plusieurs de ses camarades de « l'au-delà » apparurent de nouveau à la clairvoyante et écrivirent des messages révélant leur identité, ou lui donnèrent verbalement des détails spécifiques sur leur carrière terrestre qui me permirent de vérifier ces messages. Le communicateur principal de tout le cercle était le lieutenant-colonel B., qui fut tué dans une de nos sanglantes batailles de l'Inde, et sous qui notre ami militaire avait servi avec beaucoup de distinction pendant plusieurs années. De cette manière, la « porte fut ouverte » à la réception des messages de militaires qui avaient été tués en combattant pour la couronne dans nos colonies et leurs dépendances, durant les dernières vingt années. Pour l'information de l'éditeur du *Light*, et en cas de quelque enquête comme résultat de cet article, j'ai préparé une liste des noms de ces officiers qui communiquèrent avec nous en 1892, et d'autres détails qui peuvent être promptement ajoutés, s'ils sont demandés par quelqu'un y ayant intérêt, tandis qu'en même temps je ne désire en aucune manière contenter la curiosité oisive des indifférents.

Maintenant, avec la venue de la crise actuelle dans le Sud africain, où les highlanders ont encore joué un noble rôle, et perdu beaucoup de braves, il y a eu une recrudescence de visites à la clairvoyante d'officiers qui sont morts récemment dans quelques-unes des batailles du Natal et de la colonie du Cap. La soirée dernière, 14 décembre, la clairvoyante m'informa qu'elle était visitée par le lieutenant-colonel B., qui était accompagné de deux officiers de highlanders récemment tués. Ils donnèrent leurs noms ainsi que d'autres détails, et leurs portraits ont été identifiés depuis, l'un par *Black and White*, et l'autre par un journal du soir, dans les deux exemples sous des conditions probantes. Je joins les noms de ces deux officiers, et c'est mon intention, quand chaque visiteur spirituel successif reparaît sur la scène, d'envoyer les noms à l'éditeur du *Light*. Je fais cela simplement parce qu'il se peut que quelques parents éprouvés se trouvent parmi vos lecteurs et puissent trouver quelque consolation dans la connaissance que ceux qu'ils aimaient et qu'ils ont perdus en de telles douloureuses circonstances ont pu revenir démontrer leur existence consciente continue, après que leurs restes mortels ont été ensevelis dans les champs ensanglantés du Natal et de la colonie du Cap. Il est très possible que la coutume adoptée à présent puisse donner lieu à la critique, et il se peut que le railleur et le sceptique puissent y trouver « matière à blasphémer », et dire que tout cela n'est que de l'imposture; mais, à mon humble jugement, si quelque âme solitaire endolorie peut obtenir même un rayon de consolation de quelques dons psychiques existant dans cette famille, nous serons amplement payés. Ce fut Byron, je crois, qui, dans les paroles suivantes, exprima tristement la vue agnos-

ique de la mort, à laquelle recourt souvent une âme désolée et dans le doute :

« Celui qui s'est penché au-dessus du mort,
Avant que le premier jour de la mort ait fui,
Le premier jour obscur du *néant,*
Le dernier du danger et de la détresse. »

Pour nous, spirites, il n'y a pas de « premier jour obscur du néant », mais un brillant midi de bienvenue, « sur l'autre rivage », de nos bien-aimés qui nous attendent; où le Tout-Puissant, par l'intermédiaire de ses agents spirituels, « séchera sûrement toutes les larmes de nos yeux »; où certainement les « endroits rudes seront aplanis », et les sentiers tortueux rendus droits pour nous à jamais.

(*Traduit de l'anglais.*)

QUELQUES EXPÉRIENCES PERSONNELLES.

Les expériences psychiques sont généralement intéressantes; en effet, si nous devons avoir jamais une philosophie de la vie digne de ce nom, elle devra être basée sur ces expériences, expliquer les phénomènes frappants et étranges, les nombreux incidents isolés et fugitifs, qui par eux-mêmes sont simplement « curieux », mais qui, lorsqu'ils sont coordonnés (comme ils le seront quelque jour), ont extrêmement de valeur. Nous sommes heureux, en conséquence, d'avoir été favorisé, par une estimable correspondante dans le Sud africain, des détails suivants sur ses récentes expériences de clairvoyance :

« Mes parents habitaient Londres, et, à l'âge de quatre ans, je fus mise en pension chez un vieux couple, à une petite école de village près Nottingham. Le nom du village était Holme Lane. Comme je me rappelle tout cela! La maison d'école consistait en cinq chambres, dont deux au rez-de-chaussée, et c'est seulement avec la chambre commune ou parloir, « la maison », comme les paysans l'appelaient, que mon histoire a affaire. Cette chambre avait deux fenêtres, l'une faisant face au jardin de devant et à la grande route, et l'autre exactement vis-à-vis, donnant sur la cour de derrière et sur les champs; la porte de derrière, qui était celle de commun usage, était à côté de cette fenêtre. Ces fenêtres étaient ainsi placées que quelqu'un en dehors dans le jardin pouvait parfaitement voir à travers.

« Un jour, j'avais alors six ans environ, la vieille maîtresse d'école était allée au marché à Nottingham, et j'avais été laissée sous la garde du vieux maître d'école. Dans l'après-midi, il alla à la maison de son frère, qui était séparée de la nôtre par une haie et quelques terrains. Il me quitta sous la stricte injonction de ne pas m'en aller. Pendant quelque temps, je jouai près de la porte de derrière, puis j'allai dans le jardin de devant, et, grimpant sur la claire-voie du jardin, je regardai à travers les fenêtres de « la maison », et là, debout, s'appuyant sur la table et regardant par la croisée de derrière, était le vieillard! Tout enfant que j'étais, je savais qu'il n'était pas possible que ce fût lui, et en effet il rentra quelque temps après, passant devant moi à la porte. Je me souviens combien je me sentis effrayée, et comme je me tenais à la porte, attendant qu'il revînt, car je n'osais pas aller seule dans la maison. Il mourut pendant que j'étais à la maison d'école, mais je ne pourrais dire combien de temps après la vision que j'eus de lui. A ce moment, je crois qu'il était en bonne santé. Je revois tout cela aussi clairement, même à présent, juste comme je le vis là debout, dans la même attitude, la jaquette de toile blanche qui s'ouvrit quand il s'appuya en avant. Il se passa beaucoup d'années avant que je parlasse de cela à quelqu'un, j'en étais toujours effrayée; les enfants sensitifs gardent beaucoup de choses, et y réfléchissent en secret.

« Ma prochaine expérience arriva alors que j'étais une fillette d'environ quatorze ans, mes parents ayant transféré leur domicile dans une grande et vieille maison dans Hackney. Ma chambre était une longue mansarde au-dessus même de la maison. J'y étais souvent seule, lisant. Je lisais à cette époque les romans de Walter Scott et quelques ouvrages de Dickens. Je ne pense pas qu'ils pussent être appelés morbides le moins du monde. Je devins absorbée par mon livre jusqu'à être tout à fait inconsciente des choses extérieures; cependant il y eut un son qui ne manquait jamais de me réveiller, quelque profondément que je fusse plongée dans ma lecture, et ce son était celui du tic tac d'une montre — mais pas d'une montre ordinaire. Vous reconnaîtrez la différence entre le tic tac d'une *montre* et celui d'une *horloge*. Eh bien, ce tic tac était distinctement celui d'une *montre*, mais aussi fort que celui d'une horloge. Je m'étais toujours sentie très nerveuse sitôt que je l'entendais. Parfois il me réveillait dans la nuit, mais je l'entendais en tout temps, de nuit ou de jour, seule ou en compagnie. J'eus une fois une de nos servantes qui dormit avec moi, et je lui disais : « Ecoutez à présent, ne l'entendez-vous pas? Vous devez l'entendre. » Mais elle disait toujours qu'elle n'entendait rien. Cela ne faisait au-

cune différence si ma montre était dans la chambre ou n'y était pas, et il n'y avait pas du tout d'horloge dans les combles de la maison.

« Je racontai cette histoire à une amie, et *après, pas avant* que nous quittâmes la maison, elle me raconta l'histoire d'un meurtre qui y avait été commis par un jeune garçon, jaloux de son frère qui avait reçu une montre de son grand-père. Elle me dit aussi que les précédents locataires avaient aussi entendu des bruits. Je ne savais absolument rien de cela, pendant que nous occupions la maison en question. J'étais aussi trop timide pour parler de ces événements à quelqu'un à cette époque. Des années après, lorsque je les mentionnai à mon mari et à une ou deux amies, on me dit que c'était une « imagination », une « illusion d'optique », etc.; aucune de ces explications ne me satisfit jamais. Naturellement, la vision du vieux maître d'école pouvait avoir été ainsi, mais je ne crois pas que cela fût. Et les « tic tac »? Est-il possible à « une imagination » de troubler une jeune fillette plusieurs fois, lorsqu'elle est profondément intéressée à sa lecture ou profondément endormie? D'un autre côté, pourquoi de telles manifestations inutiles et sottes vinrent-elles me troubler, en supposant qu'elles fussent l'œuvre d'influences extérieures? »

(*Light.*)

Était-ce un rêve?

Ce qui suit paraît dans le *Religio-Philosophical Journal* sous la signature d'un officier.

« Le soir dont je parle, j'étais arrivé au port après un voyage heureux à travers les ports des Pays-Bas. La « *Fraulein* » entra en rade de Schelde vers 10 heures du soir. Je dis à l'équipage que nous ne descendrions pas à terre ce soir-là, et comme ils étaient fatigués, ils y consentirent. Quant à moi, je restai sur le pont une demi-heure plus tard, regardant le rivage. La maison où je demeurais avec mon père, ma mère et mon frère était en pleine vue du vaisseau. Je l'examinai et m'étonnai de ce qu'elle fût si éclairée après l'heure habituelle du repos. Pendant un instant, je fus tenté de prendre un bateau et d'aller à terre. Mais j'allai au bas de l'escalier des cabines. A peine avais-je atteint ma chambre que mes pressentiments revinrent. Je posai un plateau de pêches à l'eau-de-vie sur la table et j'allumai une grande pipe de terre. Pendant que je fumais, je pensais à la maison. Je n'avais pas vu mon frère depuis un an, et je me demandais comment il m'accueillerait. C'était peut-être parce que nous étions jumeaux, mais nous fûmes toujours plus étroitement unis que des frères en général, je ne sais pourquoi. En songeant ainsi, je dus m'endormir. Soudain, un froid glacial sembla me saisir au cœur même. L'horloge du vaisseau sur le mur indiquait 11 h. 50 de la nuit. La lampe avait baissé faute d'huile. Je me convainquis alors que quelqu'un autre était dans la chambre. Une forme était assise sur une chaise. Je ne pouvais pas distinctement voir son visage, mais ses yeux avaient une expression de tristesse muette. Une horreur me saisit — horreur indescriptible. D'un violent effort, je secouai l'hallucination. Saisissant ma pipe qui gisait sur le parquet devant moi, j'en frappai l'intrus d'un coup terrible sur la tête. Un gémissement plaintif résonna à travers l'appartement, et le charme fut détruit. La clarté de la lune jaillissait à travers la fenêtre d'arrière dans la cabine et je vis qu'elle était vide, mais il y avait une trace creusée sur le plancher à l'endroit où la pipe était tombée; le fourneau était brisé. Je remontai sur le pont et, à ma surprise, je vis que notre maison était toujours brillamment éclairée; il semblait y avoir beaucoup de confusion; on pouvait voir des formes passant rapidement devant les fenêtres, et tout y paraissait dans l'agitation. Tout à fait effrayé, j'appelai l'officier de quart et l'on descendit la chaloupe. En un clin d'œil nous fendîmes l'eau éclairée par la lune, et au bout de dix minutes, je frappais à la porte de la maison paternelle. Ma mère l'ouvrit, elle se jeta à mon cou, et s'écria à travers ses sanglots: « Oh! Jacob, Hans est mort! il a soupiré après votre venue, mais il est mort un peu avant minuit. Il savait que vous étiez en rade; pourquoi n'êtes-vous pas venu à terre? » Et ils me racontèrent ensuite une histoire étrange. Hans fut saisi d'une maladie subite le matin de ce jour même, on lui dit que la « *Fraulein Voorhees* » rentrerait bientôt, mais il répondit qu'il ne me reverrait jamais plus. A 10 h. 30, temps où je m'imaginais m'être endormi dans la cabine du brick, il était tombé dans un profond coma. Ensuite, à 11 h. 50 du soir, au moment même où j'avais frappé avec cette pipe recourbée, d'une force terrible, sur la tête de l'apparition de mon rêve, il se souleva soudain en s'écriant à haute voix : « Oh! mon Dieu, Jacob, mon frère! » Et il mourut.

(*Traduit de l'anglais.*)

Le Gérant : A. Boyer.

Paris. — Imp. Ch. Blot, 7, rue Bleue.